

Ceci n'est pas un drame

Le Havre — Finlande / France / Allemagne 2011, 93 minutes

Jérôme Delgado

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2012). Review of [Ceci n'est pas un drame / *Le Havre* — Finlande / France / Allemagne 2011, 93 minutes]. *Séquences*, (276), 44–45.

Le Havre

Ceci n'est pas un drame

Certains visages, comme celui de Kati Outinen, ne trompent pas, pas plus que la simplicité des moyens ni les répliques inattendues, savoureuses : ce film est bien un Aki Kaurismäki. Qu'il se déroule en France, en français, avec un enjeu très local (les sans-papiers), importe peu finalement, puisqu'il n'a pas son pareil.

Jérôme Delgado

Aki Kaurismäki vit seul sur sa planète, loin du cinéma léché et alambiqué qui atterrit en salles. Et quand il lui arrive de nous rendre visite, sous la forme de longs métrages, à tous les quatre ou cinq ans, c'est pour mieux décapier les écrans avec son humour décalé et ses images décolorées – quand elles ne sont pas en noir et blanc. Son dernier ovni, *Le Havre*, à ce qu'il paraît, aurait été dévoilé, lors de sa présentation au Festival de Cannes 2011, immédiatement après *The Tree of Life*, de Terrence Malick. Comme contraste, il ne pouvait y avoir mieux. Plus léger en apparence, moins prétentieux (malgré les multiples références), *Le Havre* respire du coup la plus grande des libertés. Ce film finlandais tourné en français, le deuxième du genre pour Kaurismäki après *La vie de bohème* (1992), est une pierre rare, une brise de fraîcheur qui souffle à contre-courant.

L'histoire est assez simple. Marcel Marx, ex-écrivain converti en cireur de chaussures ambulant, s'attache à un jeune Africain, voyageur clandestin en transit vers Londres, traqué par la gendarmerie. Son sort le préoccupe tellement qu'il le protège au détriment de l'attention qu'il aurait dû porter à sa femme, hospitalisée. Avec l'aide des voisins, l'homme tient tête aux autorités dans le but, très noble, de permettre au garçon de continuer son périple.

Si par son sujet *Le Havre* est d'une actualité brûlante — que fait-on des expatriés? —, sa manière en est tout le contraire. Le film porte le passé comme un trench coat et un chapeau melon, à l'image du personnage de Jean-Pierre Darroussin, un inspecteur tiré d'une autre époque et prénommé Monet. Les accessoires, Kaurismäki se donne un malin plaisir à les filmer, comme si de rien n'était, en gros plan. Un téléphone à cadran ici, la boîte du cireur là, ou encore les bouteilles de vin sans étiquette. Le policier, lui, roule dans une vieille Renault, le décor, ailleurs, a une allure archaïque, de la cuisine dépouillée, sans micro-ondes, à une horloge immobile, sans aiguille pour les secondes, comme fixée pour l'éternité.

Ce collage d'univers et de références disparates, de passés et de présents, donne à *Le Havre* ses couleurs. C'est un film certes étrange — «irréaliste», dans les mots d'Aki Kaurismäki...

L'action se déroule pourtant bel et bien dans une France très actuelle, celle aux accents étrangers et aux couleurs variées, celle de la chasse aux sans-papiers. Le doute s'installe malgré tout, jusqu'à ce que de petits détails ne trahissent plus. Un «Al-Qaida» furtif qu'on entr'aperçoit sur une page de journal. L'apparition soudaine d'un cellulaire. Un passage aux infos parlant de la «jungle de Calais», ce campement d'Africains et d'Asiatiques en route vers l'Angleterre dont le sort a fait le tour de la planète en 2009. Et ainsi de suite, le troisième millénaire laisse des traces sur cet Havre dans lequel Aki Kaurismäki a campé son décor.

Parler des déplacés et des réfugiés n'est pas si rare, même en fiction. Philippe Lioret le faisait dans le bouleversant *Welcome*, en 2009, avec Calais déjà en toile de fond. Kaurismäki le traite autrement. Et à ce drame, il donne des airs de comédie, par son humour si particulier et sa propension à réunir les dissemblances. Un texte imprévisible, fait de lignes qui semblent constamment à côté du chemin. Un scénario qui évite les écueils du genre, le policier dans le cas présent. Des acteurs, enfin, qui n'ont pas nécessairement la tête de l'emploi, à l'instar de ce magnifique André Wilms, un fidèle de Kaurismäki, dont on n'aurait pas soupçonné qu'il jouerait les receleurs, qu'il contesterait la loi et l'ordre. Lorsqu'il se présente comme un parent d'un Africain emprisonné, il le fait d'un joli et inattendu «je suis le frère albinos de la famille», qui désarçonne autant le commissaire que le spectateur.



Intentionnellement, des acteurs qui n'ont pas la tête de l'emploi

Il ne s'agit que de repasser la liste des noms des personnages (Marx, Arletty, Monet, Idrissa, Chang, Becker...), pour constater à quel point le réalisateur, scénariste et producteur finnois vénère le passé, et en particulier l'époque où le cinéma se faisait simplement, plans fixes, lents panoramiques, souci du détail, rien de brutal. Même que *Le Havre* n'a pas une signature forte, contrairement à d'autres Kaurismäki, tel son très taciturne *L'Homme sans passé* (2002) et surtout son *Juha* (1999), formidable tour de force muet, en noir et blanc — plus de dix ans avant *The Artist* de Michel Hazanavicius, faut-il souligner.

Les patronymes des personnages permettent aussi de noter le don du cinéaste pour le collage. Le Marcel Marx qu'incarne André Wilms est une référence autant à Groutcho qu'à Karl, signe que le cinéma et les principes de gauche sont le coeur et le poumon de *Le Havre*. L'*alter ego* de Kaurismäki, la très particulière Kati Outinen, se prénomme Arletty et son français laborieux ne fait qu'agrémenter cette relecture d'une des muses d'un autre Marcel (Carné). Mais Arletty n'est pas Michèle Morgan, dont on sait que ce sont les beaux yeux qui ont été magnifiés dans *Le Quai des brumes* du même Carné, tourné dans cette même ville portuaire du nord de la France.

Ce collage d'univers et de références disparates, de passés et de présents, donne à *Le Havre* ses couleurs. C'est un film certes étrange — «irréaliste», dans les mots d'Aki

Kaurismäki (voir le dossier de presse) —, martelé par la diction froide, presque caricaturale, d'André Wilms — et d'autres aussi, mais dont on soupçonne le mauvais jeu. Mais si attachant. Et cohérent. Sous ce récit actuel aux contours vieillots se cache peut-être un commentaire, subtil et pas trop accusateur (à peine une allusion à la discrimination raciale), sur les rapports que les sociétés de pouvoir entretiennent avec ceux qu'elles appellent des citoyens de second ordre. Ici, il s'agit de la France, mais le discours a une portée universelle. L'irréalisme dont parle Kaurismäki est, lui, incisif: des individus comme Marcel Marx n'existent pas, n'existent plus. Qui oserait abandonner ses propres soucis pour aider un inconnu, même dans son incarnation la plus faible, soit un enfant clandestin et étranger? Ce Marx avec des idéaux, capable même de convaincre une petite communauté de se battre avec lui, fait désormais partie de l'histoire. Mais ne soyons pas si pessimistes. S'il en reste un seul de cette classe, assez habile même pour nous fait rire, c'est bien Aki Kaurismäki. *Le Havre* est d'un optimisme contagieux.

■ Finlande / France / Allemagne 2011 — **Durée:** 93 minutes — **Réal.:** Aki Kaurismäki — **Scén.:** Aki Kaurismäki — **Images:** Timo Salminen — **Mont.:** Timo Linnasalo — **Son:** Tero Malmberg — **Dir. art.:** Wouter Zoon — **Int.:** André Wilms (Marcel Marx), Kati Outinen (Arletty), Jean-Pierre Darroussin (Monet), Blondin Miguel (Idrissa), Elina Salo (Claire), Pierre Étaix (Docteur Becker), Jean-Pierre Léaud (le dénonciateur), Roberto Piazza (Little Bob) — **Prod.:** Aki Kaurismäki — **Dist.:** Filmswelike.



Un inspecteur tiré d'une autre époque